

Le Général de brigade Marc Lefebvre d'Argencé Grand officier de la Légion d'Honneur (1900 - 1970)



Titulaire de neuf citations dont quatre à l'ordre de l'Armée - la dernière à l'âge de 54 ans - Marc d'Argencé ne se sentit jamais plus à l'aise que dans le feu de l'action. Ses chefs ont dit de lui qu'il était « un soldat né, voulant être partout où on se bat ! » (1)

Il était pourtant issu d'une longue lignée de magistrats mayennais et rien ne l'avait préparé à une carrière militaire si ce n'est la haute idée qu'il se faisait de la grandeur de la France et la conviction que cet idéal valait bien qu'on se battît pour elle.

Qu'il ait choisi de bonne heure de servir aux colonies

s'explique plus facilement. Né à Tananarive d'un père, qui était alors Président du Tribunal Civil de cette ville et qui fit toute sa carrière dans la magistrature coloniale, il avait aussi un oncle qui avait été substitut du Procureur Général à Saigon à l'époque où Jules Ferry, Courbet, Paul Bert et Brière de l'Isle plaçaient l'Indochine au premier rang des préoccupations françaises. D'ailleurs, pour un militaire de la génération de Marc d'Argencé, l'épopée coloniale présentait un attrait irrésistible.

Toujours est-il qu'il allait passer en opérations la majeure partie des quarante années de sa vie militaire. Engagé volontaire pour la durée de la première guerre mondiale, alors qu'il n'a pas dix-huit ans, il est incorporé au 23^{ème} régiment d'infanterie coloniale. Une fois la guerre terminée, il suit un stage d'officier et c'est en tant que sous-lieutenant de réserve qu'il sert

deux ans au Levant, d'abord dans l'infanterie puis dans l'armée de l'Air. Son cran et sa compétence, sa conduite exemplaire, tant sur terre qu'en avion lui valent sa première citation qui se trouve être à l'ordre de l'armée de l'Air. Il est lieutenant, toujours de réserve, quand en 1924, il passe successivement dans l'Aéronautique puis dans l'Artillerie, après un stage à l'École d'Application de cette arme. En 1925, il fait partie des troupes d'occupation au Maroc, à titre volontaire. « Son courage, son allant et sa belle attitude au feu font l'admiration de tous » et sont sanctionnés par une citation à l'ordre de la division.

■ La "baraka"

Promu lieutenant d'active en 1926, il part pour la première fois pour le Tonkin comme officier d'ordonnance du général Andlauer, commandant supérieur en Indochine. Il y reste deux ans, puis à la suite d'une affectation à l'état-major de l'Artillerie de la 3^{ème} division coloniale à Paris, repart pour le Levant en 1932 avec le grade de capitaine. Il est basé à Damas, où il commande le parc d'artillerie du Levant. De retour en métropole en 1935 il est instructeur à l'École d'Application d'Artillerie à Fontainebleau où il peut assouvir sa passion du cheval en montant des chevaux d'un détachement du Cadre Noir. Cette

1. Ordre du jour du général Cogny, commandant supérieur interarmes au Maroc, à l'occasion d'une prise d'armes à Rabat marquant le départ à la retraite du général d'Argencé en 1957.

passion lui avait valu en 1924 la seule blessure dont il eut à souffrir au cours de ses nombreuses campagnes. Il avait la «baraka» et ne s'en vantait pas. On sait tout de même qu'il échappa de justesse à bien des embuscades et attentats. C'est ainsi qu'en 1945 son chauffeur fut tué à ses côtés en pleine ville de Hanoi et sa famille a conservé une de ses ceintures de *battle dress* toute effrangée par une balle qui en avait fait le tour ...

■ Retour en Indochine

En septembre 1938 le capitaine d'Argencé repart pour Hanoi pour un séjour de deux ou trois ans, comme c'était l'habitude. En fait il y restera huit ans, car, au Tonkin, la deuxième guerre mondiale ne se termina véritablement qu'en septembre 1945 et le haut commandement jugea indispensable de le maintenir à Hanoi un an de plus jusqu'à ce que les troupes des généraux Leclerc et Valluy soient bien en place. Ces huit années correspondent à une période aussi complexe que mal connue. L'Indochine est alors pratiquement coupée du reste du monde. Elle n'est pas le théâtre d'opérations spectaculaires et la métropole est aux prises avec ses problèmes internes et la réorganisation de son territoire. Pourtant, seul un aperçu de ces huit années permet de comprendre l'histoire du Vietnam au cours de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. Contrairement à ce qu'on a parfois écrit, l'arrivée des Japonais en septembre 1940 laissa l'administration et l'armée française intactes. Il n'y eut pas de véritable «occupation japonaise», les troupes françaises et japonaises se contentant de se regarder en chiens de faïence jusqu'en mars 1945. Toutefois, dès l'hiver 1940 la Thaïlande voulut profiter de cette situation ambiguë pour tenter de s'emparer du Laos et du Cambodge. Le capitaine d'Argencé fait alors valoir ses connaissances en aéronautique et son brevet d'observateur pour effectuer une série de missions aériennes de nuit au dessus de la Thaïlande dans un des rares Farman dont disposaient les forces aériennes en Indochine.

■ L'agression japonaise

Promu chef d'escadron en septembre 1941, puis lieutenant-colonel trois ans plus tard, il joua un rôle capital à Hanoi du 9 mars 1945 au 26 juin 1946. Ce rôle jette quelque lumière sur la fin de la guerre dans le Pacifique et le début de celle menée par la France contre les communistes vietnamiens. Il explique aussi les hautes responsabilités dont Marc d'Argencé fut chargé par la suite. Le 9 mars 1945, inquiètes de la tournure prise par les événements dans le Pacifique, les troupes japonaises d'Indochine décident de s'emparer des garnisons françaises. Le soir de ce jour-là, le lieutenant-colonel d'Argencé se trouve chez lui, non loin de la citadelle. Il est sur le qui-vive, car les services de renseignements l'ont prévenu qu'un «coup japonais» est imminent. Vers 20 heures, il voit des soldats japonais pénétrer dans son jardin. Il saute immédiatement sur sa bicyclette et rejoint la citadelle au moment même où l'ordre d'attaque est lancé par le commandement japonais. Il prend sur le champ la direction d'un des quartiers de la citadelle et plus particulièrement d'une des deux batteries de 75 qui constituaient la principale force de frappe de la forteresse. Ses artilleurs tirent toute la nuit et à bout portant, «la bulle à zéro», sur des assaillants cinq ou six fois plus nombreux, et tirent encore jusqu'à ce que le lendemain, à 15 heures 45, l'ordre de cesser le feu soit donné de l'extérieur par le général commandant de la citadelle que les Japonais ont capturé la veille par surprise. Le général exige les honneurs de la guerre et les obtient, fait unique dans les annales japonaises à l'époque. Sur trente officiers et neuf cent soixante sous-officiers et soldats, les défenseurs de la citadelle ont perdu deux cents hommes dont dix officiers. Il y eut aussi deux cent soixante et un blessés.

2. Colonel Romain Desfosses, «Le coup de sabre dans le dos», *Historia*, hors série 24, 1972, Notre guerre d'Indochine, 1/ Le piège (1945 - 1951), pp. 16 - 26.

■ Hanoi, septembre 1945

Après cette bataille qu'on a comparée à Bazeilles et Camerone (2), Marc d'Argencé reste prisonnier des Japonais jusqu'en septembre 1945, soit plus d'un mois après la capitulation japonaise. Il est devenu squelettique. Entre temps le Tonkin était tombé dans l'anarchie, Ho Chi Minh avait fait un appel à l'insurrection générale contre les Français, les troupes japonaises n'étaient toujours pas désarmées malgré la capitulation, la mission OSS (3) du major Patti était arrivée à Hanoi et avait facilité la prise du pouvoir par Ho Chi Minh qui bénéficiait aussi de la complicité tacite des Japonais et les premières hordes du seigneur de la guerre chinois Lu Han avaient déferlé sur la capitale sous prétexte de désarmer les troupes japonaises. En quelques semaines, Hanoi, la «Perle de l'Orient», était devenue la ville de tous les dangers. Sans la présence de l'envoyé du général de Gaulle, Jean Sainteny - arrivé avec le major Archimède Patti dont il ne partageait pas les vues - la population française n'aurait sans doute pas échappé à un massacre tel que ceux qui eurent lieu plus tard à Hanoi comme à Saïgon. (4)

Dès sa libération, Marc d'Argencé prend le commandement des troupes françaises de Hanoi. Ce poste particulièrement délicat le place au centre des événements qui allaient aboutir à l'échec de la Conférence de Fontainebleau et à la guerre contre les communistes vietnamiens. A cet égard, on peut signaler la grande famine de l'automne 1945, les vexations multiples subies par la population

3. *Office of Strategic Services*, l'ancêtre de la CIA; voir par exemple Richard Harris Smith, «OSS, the secret history of america's first central intelligence agency» pp. 320 - 360 (*Mission to Indochina*), University of California Press, Berkeley, 1972.

4. Jean Sainteny, «Ho Chi Minh proclame la république», *Historia*, op. cit., pp. 34 - 44 et «Histoire d'une paix manquée», Paris 1953.

française, y compris meurtres, pillages et empoisonnements au datura, l'accord passé le 6 mars 1946 entre Ho Chi Minh et Jean Sainteny, puis neuf jours plus tard, l'arrivée à Hanoi des premiers détachements de la 9^{ème} DIC du général Valluy et de la 2^{ème} DB du général Leclerc qui mirent fin à la très grande terreur qui pesait sur la ville depuis près de six mois. A peine arrivé, le général Leclerc tint à rendre visite au lieutenant-colonel d'Argencé et à sa famille. Il reçut les insignes d'officier de la Légion d'Honneur peu avant son départ pour la France en août 1946.

Deuxième séjour

Après un séjour d'un peu plus de deux ans à l'Etat-Major de la 1^{ère} région maritime à Cherbourg, il se retrouve, sur sa demande, en Indochine en avril 1949 et prend part à de nombreuses opérations dans le sud Annam et au Tonkin. Sa connaissance du terrain, ses qualités de chef, sa bravoure, son énergie et sa foi lui valent trois citations dont deux à l'ordre de l'Armée. C'est en tant que colonel qu'il réorganise avec succès le dispositif d'artillerie au Tonkin.

Rentré en France en juillet 1951, il est placé à la tête de la subdivision de Rennes et est promu commandeur de la Légion d'Honneur en août 1952.

Un dramatique troisième séjour

Un an plus tard, toujours sur sa demande, il repart pour le Tonkin pour poursuivre la lutte contre les communistes vietnamiens. Il prend le commandement du secteur autonome de Hanoi, région dont il est devenu le grand spécialiste. Le 23 février 1954, trois mois avant la chute de Dien Bien Phu, son véhicule saute sur une mine. Son escorte est anéantie, mais il s'en sort indemne. Sa dernière opération, qui se solda par une victoire, date du 6 au 8 juin 1954, soit un mois après Dien Bien Phu. En fait, il réussit à maintenir l'intégrité du secteur jusqu'aux accords de Genève, le 20 juillet 1954. Par la suite il eut le triste privilège de fermer

toutes les portes qu'il avait si souvent gardées ouvertes au péril de sa vie. Il fut le dernier officier à quitter Hanoi, et, trois mois plus tard, le dernier à quitter Haïphong dont il avait pris le commandement en octobre 1954, mettant ainsi fin à quatre-vingt et une années de présence française au Tonkin (5). Sa dernière tâche - dont il tira une grande satisfaction - fut d'organiser le transport de dizaines de milliers de catholiques vietnamiens qui souhaitaient se réfugier au sud, non encore soumis à l'emprise communiste.

Actif jusqu'au dernier jour

De retour en France, il se trouve au début de 1956 à la tête de la subdivision du Mans. Quelques mois plus tard, il retourne au Maroc, après plus de trente ans d'absence et y commande la subdivision d'Agadir et le groupement de

avant une retraite qu'il prend en mai 1957 en tant que général de brigade.

Retiré sur une propriété familiale de la presqu'île Guérandaise, il consacra les treize dernières années de sa vie au développement et au bien-être de cette région bretonne. Il était membre du syndicat d'électricité de la presqu'île, Président du centre médical héliomarine de Pen-Bron et maire d'Herbignac quand il reçut du général de Gaulle, en 1966 et dans la cour des Invalides, les insignes de grand officier de la Légion d'Honneur.

Yvon d'Argencé
Section de la Loire Atlantique

5. Général Vanuxem, «L'adieu au Tonkin» Historia, hors série 25, op. cit., 2/ Août 1951 - Octobre 1955, pp. 156 - 165.

